



Dominique Nuyttens -

Kunstwerkplaats de Zandberg, Harelbeke (B)

KERMESSE

Kunstwerkplaats de Zandberg a 20 ans

Kunstwerkplaats de Zandberg fête ses 20 ans. Plus précisément, cela fait 20 ans que nous sommes actifs dans l'atelier à Harelbeke. Mais la genèse de cette initiative remonte à une époque antérieure, celle du Molenhuis de Zwevegem, situé à proximité de l'institution pour personnes en situation de handicap où l'atelier a vu le jour et dont il s'est (partiellement) détaché.

Je n'ai pas vécu personnellement tout le processus. Je décris l'histoire de l'atelier d'après mon point de vue, c'est-à-dire celui d'une personne qui coordonne le fonctionnement des ateliers de Zandberg depuis dix ans. Pour ce faire, je m'inspire du concept de « vér-denken » de David Van Reybrouck, auteur primé et nommé en mars dernier comme « Penseur des Pays-Bas ». Le principe du "Vér-denken" consiste, selon Van Reybrouck, à regarder le présent à partir d'un futur lointain et d'un passé éloigné. D'où venons-nous et où voulons-nous aller ? C'est une question que nous devons également nous poser à propos du Zandberg. Car un atelier n'est jamais un "one shot", mais le résultat de gens, d'engagements, de choix cruciaux, d'évolutions et de transformations, d'opportunités et de chances, d'expérimentations et d'erreurs, et – surtout – de rêves incessants qui nourrissent le projet.

Le début

Les prémises remontent aux années nonante du siècle dernier. Le début, en 1992, est grandiose. Huit bénéficiaires représentent, sur d'immenses morceaux de papier réalisé par leur soin, l'histoire du phénix.

Le «Feniks» est l'ancien nom de l'institution pour personnes handicapées (oh là là, une telle désignation est inenvisageable aujourd'hui !) où Luc Vandierendonck, éducateur, et Bart Vandevijvere, artiste plasticien, souhaitent insuffler une nouvelle dynamique à « la créa ». Le projet connaît un grand succès et fait de nombreux émules.

Cette histoire du Feniks sonne le départ d'explorations plus ludiques, originales et parfois un peu délirantes, en arts plastiques, dans le cadre d'actions stimulantes, de projets divers et de rencontres. L'opération visant à renouveler la création est soutenu par l'institution ainsi que, pour les aspects théoriques, par le département d'orthopédagogie de l'Université de Gand. À la demande de nombreux usagers, le projet évolue : d'un ensemble d'actions hétéroclites, il passe à un premier atelier structuré. Luc et Bart en sont les fondateurs.

L'étape suivante consiste à séparer physiquement l'atelier du Feniks. Destination : une ancienne grange de meunier à Zwevegem, le Molenhuis. Pour les fondateurs, cette étape est un moment merveilleux. Le Molenhuis acquiert l'aura d'une île créative ou d'un sanctuaire culturel. L'atelier affirme clairement que « la créa » n'est plus à l'ordre du jour. En effet, les participants demandent du temps et de l'espace pour pouvoir créer – par nécessité et non sur commande ou dans le cadre d'une formation didactique. Le discours évacue le « créatif » au profit de « l'artistique » ; on ne parle plus de bénéficiaires ou de participants, mais d'artistes plasticiens.

L'artothèque

Dans le même élan de projets et d'actions, l'artothèque voit le jour en 1994. Cette artothèque est la première en Flandre. L'objectif est de permettre aux artistes de présenter leur travail à l'ensemble de la communauté, de le rendre accessible et abordable financièrement. C'est pourquoi l'artothèque est un élément essentiel du fonctionnement de l'atelier. Bien entendu, il s'agit également d'un instrument pour générer des revenus via des prêts aux particuliers, aux entreprises et aux organismes publics.

Art et rencontre

Les nombreux projets et le fonctionnement de l'artothèque, à la moitié des années 1990, rencontrent pleinement la volonté de réaliser la rencontre par l'art. Art et rencontre ou l'art crée la rencontre. Cette devise accompagne encore aujourd'hui, avec différentes connotations, l'ensemble du dispositif de l'art en atelier. Elle est même gravée à jamais dans le pavage, lors du déménagement sur le site du Zandberg à Harelbeke. Les investissements dans le développement d'un atelier d'art découlent, dans les premières années, de l'enthousiasme du personnel concerné et des artistes, tout en étant liés à la visibilité de l'atelier dans la sphère publique.



L'action de l'artothèque, par exemple, assure cette idée. Avec suffisamment de clients, l'artothèque est en mesure de générer des moyens de fonctionnement pour l'atelier. Dès lors, l'idée est claire au sein de la direction de l'institution : une artothèque réussie, liée à un atelier créatif, avec des rencontres régulières, surprenantes et animées, en dehors des murs, peut apporter une valeur ajoutée en termes de relations publiques, dépassant largement l'activité de l'atelier lui-même. Cet outil n'a jamais disparu, bien au contraire. Aujourd'hui encore, la viabilité du Zandberg, au sein de *l'entreprise sociale* — une traduction contemporaine de « institution » —, Ubuntu Achtkanter vzw, en dépend.

L'artiste individuel

L'évolution suivante que connaît l'atelier est le passage à l'artiste individuel. Les projets et ateliers persistent, mais l'accent est mis, de plus en plus, sur le travail personnel de chacun. La différenciation ainsi que les notions de talent, de qualité et de sélection, s'immiscent progressivement dans le fonctionnement. Toutes les créations ni tous les artistes ne sont égaux ; ils ne peuvent espérer un même traitement. Le discours change donc à nouveau, cette fois du collectif vers l'individu, des bénéficiaires vers le bénéficiaire, des artistes vers l'artiste. L'atelier met de côté le collectif au profit de la singularité de chaque artiste. Avec cette transition vers le parcours individuel de l'artiste, des choix importants sont posés. L'innovation dans le domaine des soins et de l'accueil de jour consiste avant tout à mettre l'accent sur les capacités des bénéficiaires. Il s'agit de valoriser leurs qualités intrinsèques et leurs talents particuliers, plutôt que de se concentrer sur les troubles, problèmes, limitations ou échecs répétés. Par conséquent, la catégorie usuelle d'« outsider art » est définitivement abandonnée, jugée trop stigmatisante et réductrice. Il n'y a absolument aucun étiquetage préalable lorsque les artistes entrent en contact avec les secteurs culturels et les publics traditionnels dans le cadre de projets et d'expositions. Si ce choix demeure pertinent aujourd'hui, il reste encore difficile à communiquer. La mise en avant de la personnalité et du langage visuel individuel de l'artiste invite également l'animateur de l'atelier à évoluer. Ce dernier doit faire du « sur mesure ». Il endosse tantôt le rôle d'observateur, tantôt celui d'initiateur ou encore celui d'éducateur, d'animateur, de mentor ou de coach. En plus de l'accompagnement dans le développement artistique, la pédagogie douce (*gentle teaching*) constitue un cadre de référence important. Le coaching se fait à partir de l'artiste. L'artiste est l'expert, pas l'accompagnant. Ce dernier accompagne, reste proche, soutient la recherche de solutions et œuvre à l'autonomisation. C'est un choix décisif dans l'atelier qui se distingue de nombreux autres dispositifs d'accueil de jour davantage axés sur l'apprentissage et la transmission de compétences. La définition de « mentorat artistique », le titre que portera la maison d'art du Zandberg, fait d'ailleurs l'objet d'un débat permanent et vif. Enfin, dans le cadre de la progression et de l'expansion de l'atelier, la direction choisit de recruter du personnel d'appui possédant des compétences artistiques, issues de formation ou d'expérience. Les compétences socio-éducatives sont indispensables, mais ne sont pas requises par diplôme ou par formation. Ce choix est historiquement crucial pour le développement et l'évolution à venir d'un atelier où la création artistique et le développement artistique sont prioritaires.

La pratique socioartistique

À la fin des années 1990, le discours politique autour de la pratique socioartistique se développe également en Flandre. En raison, d'une part d'un intérêt croissant pour la culture dans la lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale, également à l'échelle internationale, et d'autre part, d'une réaction contre l'élitisme artistique. Au départ, cette pratique prend forme en dehors des structures politiques officielles. Plus tard, une phase expérimentale s'ensuit et, finalement, la pratique socioartistique s'inscrit dans le 'Kunstendecreet'. Si, initialement, l'approche de quartier dans les grandes villes flamandes occupe une place centrale, avec le temps, l'attention se tourne également vers certains groupes cibles, y compris ceux qui bénéficient déjà d'un soutien dans les secteurs de la santé mentale et du handicap. En 2002, les initiateurs du premier moment, Luc et Bart, créent un projet socioartistique nommé Wit.h. Ils introduisent Wit.h dans le paysage artistique, un paysage qui, à la demande pressante du gouvernement flamand, doit désormais intégrer la participation.

Wit.h et le Zandberg

En 2004, le Molenhuis déménage dans le quartier du Zandberg où l'atelier d'art s'installe dans une ancienne école, la grange du moulin étant devenue trop petite. Wit.h et l'atelier d'art, qui continue sous le nom de *Kunstwerkplaats de Zandberg*, y cohabitent pendant une longue période à partir de 2005. Cette cohabitation entraîne un grand dynamisme et des projets et festivals mémorables (notamment *Koppenveld*, *De Werf* et *Camping Zandberg*). Une symbiose qui mobilise et renforce la mission des mentors de l'atelier pour inclure les artistes dans la société. Parallèlement, la silhouette de l'atelier s'efface. À cette époque, l'atelier fonctionne comme une sorte de sous-structure et de relais pour Wit.h. Conscient des enjeux et des ambitions, Wit.h quitte les ateliers de Zandberg en 2008. Immédiatement, des ressources humaines et budgétaires disparaissent également du Zandberg. L'association cherche alors un espace de travail, un hébergement et une plus grande autonomie par rapport à l'institution. Dans le domaine des arts, l'asbl continue à se développer pour devenir une organisation solide et réputée dans le paysage socioartistique. Wit.h est et reste à ce jour un partenaire privilégié pour les ateliers de Zandberg avec lequel ils coopèrent régulièrement. Quant aux ateliers, à Harelbeke, le défi consiste à se redynamiser. L'entreprise sociale continue de suivre et de soutenir l'évolution de Wit.h, y compris en siégeant au conseil d'administration, mais elle met les ateliers artistiques au défi de s'affirmer à nouveau, de se redéfinir. La devise « art et rencontre » revient. Au début, cette devise était une source d'inspiration et de moteur, mais elle a été longtemps décriée comme étant trop axée sur le bien-être. Plus tard, au cours de la dernière décennie, cette notion a été redéfinie. Des synonymes tels que la connexion, la formation de communauté, le travail intersectoriel, etc. sont désormais couramment utilisés par les professionnels des différents domaines politiques.

Le financement axé sur la personne

À partir de 2015, l'atelier doit progressivement s'adapter à un contexte politique en mutation. En 2017, le financement axé sur la personne est introduit en Flandre. Les moyens financiers dépendent désormais des choix personnels du « client ». Heureusement, la comptabilité ne domine pas, mais elle est bien présente. Les nouveaux usagers des ateliers ne sont plus seulement des artistes, mais aussi un ensemble de « points ». Début 2019, des économies d'échelle s'imposent. La vieille institution Feniks n'est plus. Une fusion avec une organisation amie du sud-ouest de la Flandre donne naissance à la grande entreprise sociale *Ubuntu Achtkanter* vzw. Pendant un certain temps, cette fusion consomme beaucoup d'énergie. Pour les ateliers de Zandberg, il s'agit d'une opération de deux ans visant à mettre au point un atelier d'art plus petit, puis à l'intégrer physiquement et structurellement dans le fonctionnement du *Kunstwerkplaats*. La confrontation de tous les acteurs impliqués – les artistes, leurs proches, le personnel, l'encadrement moyen et la direction – rend cet exercice assez complexe. La « rencontre » elle-même, dans ce contexte, se voit offrir un nouveau cadre. Le financement axé sur la personne engendre des préoccupations, la crainte d'une désaffection. Les autres ateliers de jour, au sein du groupe *Ubuntu Achtkanter* vzw, orientent leur production et/ou leur service vers l'environnement immédiat et le quartier de l'atelier. Pour l'atelier d'art, la situation est différente. L'inclusion de l'artiste ne demande pas un ancrage local, mais flamand, voire (inter)national. Plus que des « voisins des artistes », l'atelier développe des relations avec des organisations socioculturelles et artistiques pertinentes. Le désir de publier sur les artistes du Zandberg, la création d'un propre label de mode Amili Haha, l'installation d'un espace de résidence pour des artistes extérieurs... sont autant d'initiatives nécessitant un effort de réseautage. Ces dernières années, l'atelier du Zandberg a gagné du terrain et multiplie les collaborations avec des acteurs du milieu artistique et du secteur culturel. Les ateliers de Zandberg collaborent également avec le Trinkhall museum, avec qui une relation de travail très positive s'est développée. Il faut le dire, à chaque rencontre, nous goûtons à leur hospitalité et aux boulettes à la Liégeoise.

'Vér-denken'

Dans sa quête d'identité et d'affirmation, le Zandberg a atteint un haut degré d'autonomie. L'entreprise sociale *Ubuntu Achtkanter* vzw le soutient et réfléchit avec lui. La légitimité, la formation de l'identité, le budget, les investissements et les choix de contenu ne doivent pas constamment être justifiés ni soutenir la comparaison avec d'autres ateliers. L'orientation du Zandberg est inscrite dans un plan directeur pluriannuel et repose sur des indicateurs liés à l'atelier, négociés collectivement.

Cependant, la réflexion approfondie, à laquelle nous invite Van Reybrouck, ne s'arrête pas à ce plan. Elle implique également de remettre en question le présent à partir d'un avenir lointain. Pour ce futur lointain, on espère un lieu de création artistique florissant et viable, un endroit où l'art constitue la passion commune et la langue de communication. Et pourquoi pas, une structure élargie et unique pour des artistes vulnérables, quels que soient leurs caractéristiques et leurs problématiques. Cela met le présent en tension.



À l'heure actuelle, l'accès à la profession artistique, avec un financement de l'Agence flamande, est difficile. De plus, les bénéficiaires d'une association telle que la nôtre font face à des problématiques de plus en plus complexes, telles que des troubles psychiatriques ou des doubles diagnostics. Un élargissement du groupe cible, indépendamment des problèmes, risquerait d'accroître encore la complexité d'accompagnement sur le terrain. Il va sans dire que cette proposition suscite froncements de sourcils et interrogations. Comment le Zandberg du futur, face à une telle diversité artistique et des besoins d'accompagnement importants, peut-il garantir l'espace nécessaire à chaque artiste vulnérable, un espace où il/elle peut évoluer en toute sécurité et façonner son parcours ? C'est un défi de taille pour l'infrastructure et l'organisation de l'atelier, mais surtout pour les mentors artistiques. Sans compter qu'il y a aussi la dimension civique de l'atelier, celui de la collection, de l'archivage, ainsi que de la mise en valeur et de l'argumentation auprès du public. Un espace indispensable pour inclure les artistes, un lieu de rencontre qui est également d'une grande importance pour la grande organisation du réseau social. Au loin, le capital symbolique, pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu, du Zandberg est si considérable que le lieu de travail y est solidement ancré, tant artistiquement que socialement. Mais de quoi a-t-on encore besoin ? Quelle pourrait être l'ambition d'un accueil de jour (ou d'une alternative) ? Et dispose-t-on de moyens suffisants pour maintenir un équilibre avec l'investissement quotidien dans le contexte, micro et méso, de l'artiste ?

Hendrik Heffinck

Permettez-moi de clore le lointain en étant proche. En prenant pour exemple le travail de l'artiste Hendrik Heffinck. L'année dernière, Hendrik a créé « Kermesse ». Kermesse est la « parole » (Michel de Certeau) de Hendrik. C'est aussi un terme en flamand occidental pour désigner la foire. (Je ne sais pas comment, à Liège, vous nommez la grande « Foire » entre vous.) L'œuvre se compose de trois pièces. Deux grandes œuvres verticales, longues et expansives, et une troisième, plus petite, à accrocher. Kermesse comprend une petite balle qu'il faut lancer derrière une ligne collée au sol, dans chacune des trois pièces. C'est une quête ardue et attentive pour découvrir, au milieu de la multitude de matériaux et de liens en ruban adhésif, en corde et en tissu, où il faut lancer la balle, si cela est même possible. Hendrik a créé, avant même qu'il ne s'agisse d'une année festive, un monument festif et carnavalesque, une variante personnelle du 'bollo smieto'. Peut-être parce qu'il en trouvait le besoin et le plaisir. Bien que Hendrik ait un atelier dans l'atelier depuis plus de 20 ans, il n'est en aucun cas mû par le désir de raconter cette période passée, via un récit historique ou une cérémonie. Hendrik ne participera pas à la création d'une expo ordonnée et claire, il ne laissera pas son timing dépendre des décisions prises en réunions ou en concertation. Hendrik ne va pas 'vér-denken'. Il restera fidèle à lui-même, dans tout le brouhaha, fidèle à qui il est, comment et quand il peut et doit être dans la liberté que lui offre aujourd'hui le Zandberg.